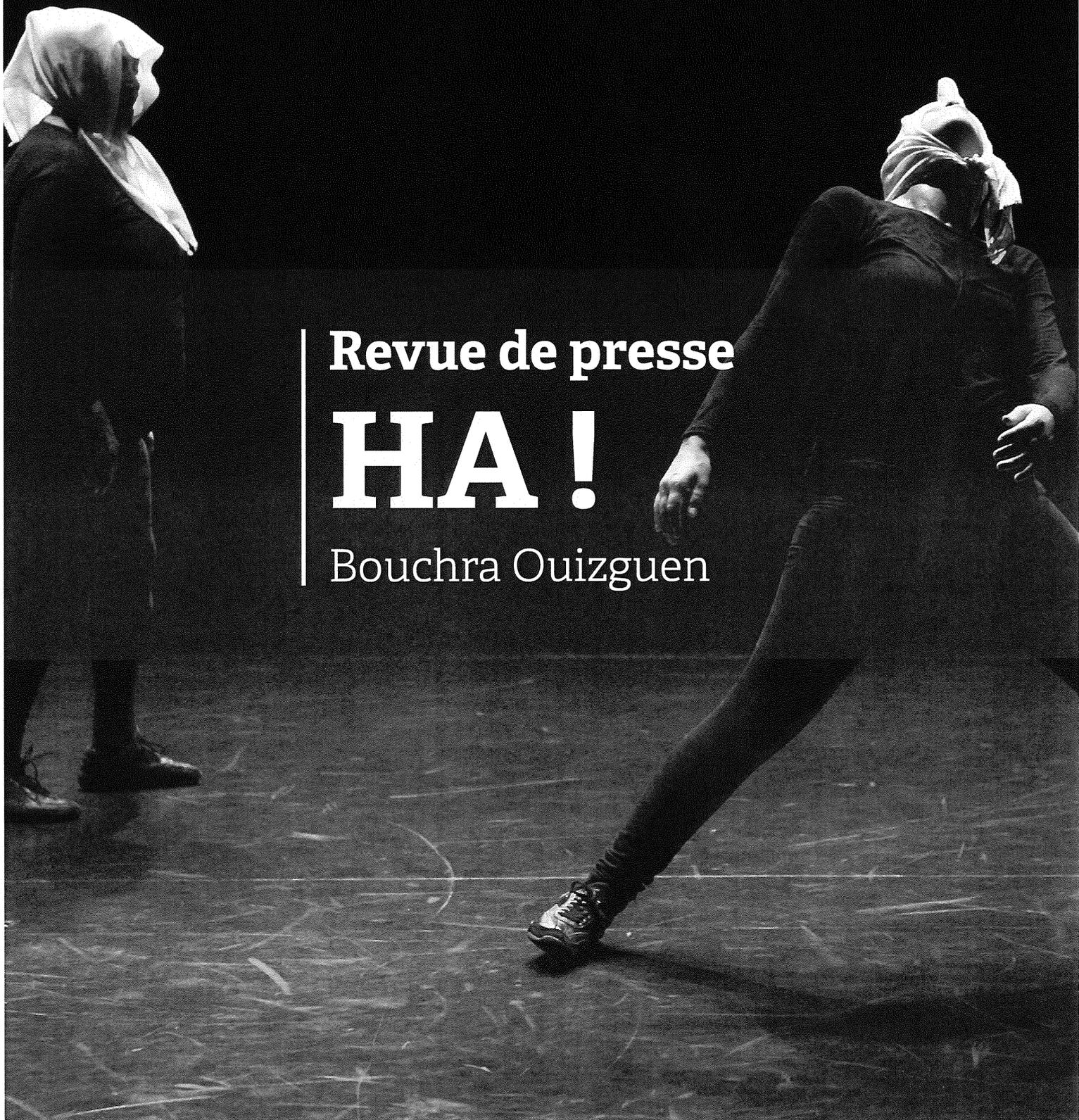


Compagnie O - Marrakech

Revue de presse

HA!

Bouchra Ouizguen



HA! DANSE BOUCHRAOUIZGUEN

Un ébranlement. Et une foule de questions. La pièce de Bouchra Ouizguen, créée au festival Montpellier Danse, laisse sans voix, tant la forme présentée

(cérémonie d'exorcisme? performant ce?) paraît hors-norme.

Bouchra Ouizguen, danseuse formée en France, aujourd'hui très impliquée dans l'émergence d'une scène chorégraphique en Afrique du Nord, a sillonné son pays, le Maroc, pour y saisir le sort réservé aux fous. Elle a trouvé la matière de sa nouvelle pièce, pour laquelle elle a fait appel aux Aïtas, les artistes de cabaret. Ces redoutables matrones, tête couverte d'un fichu blanc, inquiètent par leur litanie et leurs hochements de tête mille fois répétés... La transgression apparaît palpable, la prise de risque, évidente. Le choc ressenti est réel, et pourtant notre intelligence bute sur une totale méconnaissance de cette culture maghrébine et des mystiques soufies. Preuve que la Marocaine ne rate pas sa cible, alors même que de nombreuses questions demeurent sans réponse.

— Mathieu Braunstein



Photo by Ian Douglas

Folies salutaires

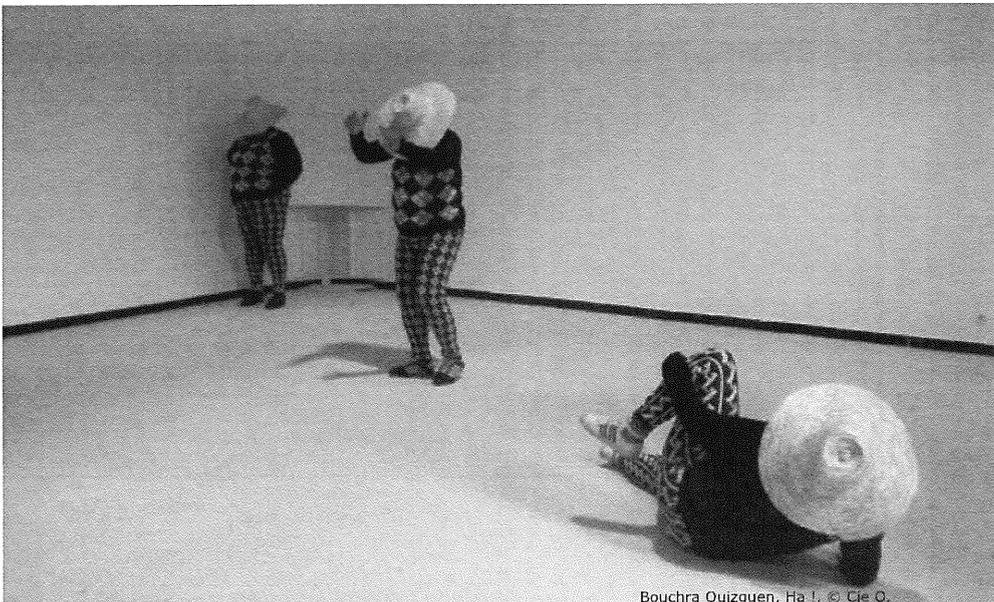
Ha ! de Bouchra Ouizguen

BOUCHRA OUIZGUEN

15/05

> 17/05/2013 - CENTRE POMPIDOU 19/05 > 21/05/2013 - KUNSTENFESTIVALDESARTS

Ha ! pièce incontournable de Bouchra Ouizguen. Parce que le monde bouge et s'invente dans les ailleurs des territoires et du sens.



Bouchra Ouizguen, Ha !, © Cie O.

Ha ! compte parmi ces pièces qui ruinent toute vanité à penser à l'occidentale, par centres métropolistiques de la modernité. Si la chorégraphe Bouchra Ouizguen doit beaucoup à sa formation en France aux côtés de Boris Charmatz et Mathilde Monnier, elle a ensuite pris le parti de chercher dans sa Marrakech, et pas ailleurs, le terreau d'un art contemporain qu'elle nourrit de la performance d'artistes populaires dont elle inspire les métamorphoses au quotidien. Le n°67 de Mouvement (<http://www.mouvement.fr/teteatete/portraits/chairs-inouies-dans-lindefini>) consacrait un long article à cette démarche qui vient d'effectuer un ample détour par les usages ancestraux de la folie dans l'islam populaire hétérodoxe marocain, débouchant sur une pièce, Ha ! qui bouscule les assignations de territoires imaginaires et de reconnaissance.

On écrit ces quelques brèves lignes, pour que nul ne puisse prétendre ignorer la programmation de Ha ! à Paris.

HA !, DE BOUCHRA OUIZGUEN, DU 15 AU 17 MAI AU CENTRE POMPIDOU, PARIS ; DU 19 AU 21 AU KUNSTENFESTIVALDESARTS A BRUXELLES.— Gérard Mayen

Bouchra Ouizguen

Ha!

15 mai-17 mai 2013

Paris 4e. Centre Pompidou

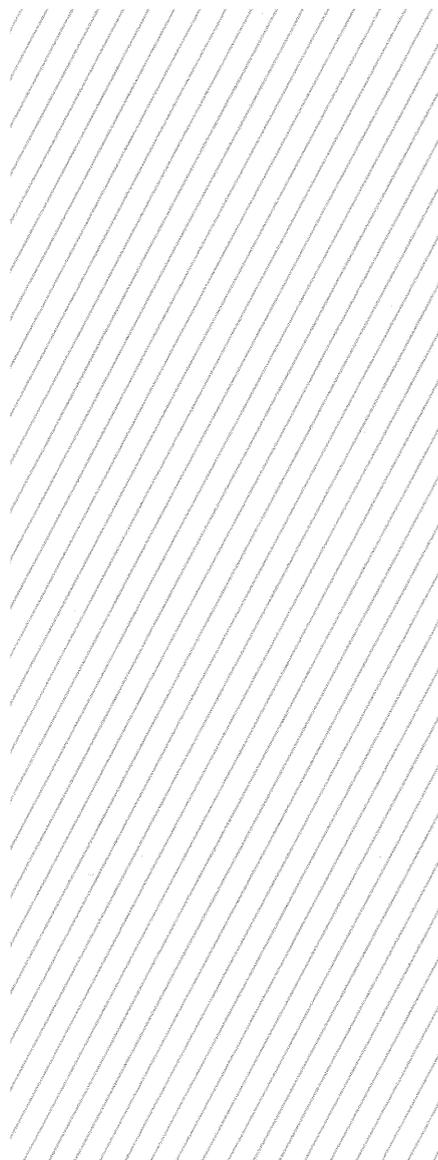
Dans le sillage de Madame Plaza, Bouchra Ouizguen poursuit ses recherches et entraîne ses fidèles Aïtas sur les territoires troubles d'une folie qui respire la musique secrète du poète soufi Djalaal-Old-Dîn Rûmi. Pièce àpre

et épurée, ponctuée néanmoins par des moments d'une étonnante douceur, HA! ressace des questions obsédantes. A chacun de trouver ses réponses.

C'est dans les quatre coins du Maroc que Bouchra Ouizguen est allée chercher ses collaboratrices, femmes mures, de différentes générations, issues de la tradition des Aïtas, ces chanteuses et danseuses de tous les banquets et mariages, à la fois chéries et méprisées, payant au prix fort la liberté de disposer de leur image, de leur corps et de leur voix. Accompagnées par leur jeune chorégraphe, Kabboura Aït Ben Hmad, Fatéma El Hanna, Naima Sahmoud ont fait depuis le tour du monde. Lors du passage à Paris en 2010, Madame Plaza, première pièce au charme poignant, envoyait irrémédiablement le public du Grand Studio du Centre Pompidou. Elles sont à nouveau sur ce plateau, présences mutines et opaques, points aveugles qui focalisent les prémices d'un débordement des sens. Plongé dans l'obscurité, vide, traversé tout au plus par de vagues rayons de lumière qui viennent buter sur leurs corps, l'espace se met à vibrer au rythme de leur respiration, qui s'alourdit et devient bruyante. Le halètement roque devient bientôt cri: HA! Voici la teneur de la nouvelle création, murmure dissonant qui enfle fiévreusement, avec l'insistance de l'air qui brûle la gorge, jusqu'au tumulte. L'énergie monte progressivement et ce mouvement répétitif, obsessionnel, ce balancement de la tête auquel s'adonnent les quatre femmes est symptomatique d'un besoin impérieux de tout faire partir en vrille. L'effort est visible, bientôt pénible à regarder. La chorégraphe emprunte la voie des rituels vernaculaires. Avec une grande économie de moyens, elle va à l'essentiel. La première partie de la pièce se donne à vivre comme une étape préparatoire, un rite de passage facilitant la descente dans les zones troubles de l'être.

Chacune des performeuses s'y livre avec application. Cela prend le temps qu'il faut, c'est long et éprouvant! Il y va d'une véritable épreuve de force, assumée autant au niveau des intentions dramaturgiques, qui semblent viser à faire sauter les portes de la folie par une perte radicale des repaires, que de la part des interprètes qui se dépensent furieusement. L'apaisement semble les ramener à elles-mêmes et ces moments où elles se reprennent en main, littéralement, à travers des contacts doux et attentionnés, sont extrêmement touchants. Pourtant, cette qualité de présence qui promettait d'être écrasante, bouleversante, à l'image de ce qui était en jeu avec Madame Plaza, se dérobe continuellement. Paradoxalement, les danseuses ne semblent pas incarnées, mais au contraire, suspendues au bord de leur propre vide. Les corps paraissent instables, fuyants, malgré leur plasticité. Leur indéniable présence est obstinément orientée vers un horizon qui nous échappe. Peut-être que la grande réussite de la pièce consiste précisément à dire, à faire ressentir ce déplacement infime et essentiel, le débordement de la folie. Le trouble et les questions persistent, ce qui est le signe que Bouchra Ouizguen travaille un terreau fertile.

— Smaranda Olcese



Le HA ! de la chorégraphe Bouchra Ouizguen au Centre Pompidou, à deux doigts de la standing ovation

La jeune chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen, qui présente jusqu'à 17 mai sa deuxième création (HA !) au Centre Pompidou, a ouvert une porte qu'on ne pensait jamais voir s'ouvrir. Elle a créé un passage, un tunnel sous la Méditerranée qui a permis la rencontre entre plusieurs univers corporels, celui de la danse contemporaine et d'un certain folklore marocain. Mais aussi entre une façon presque documentaire de montrer la réalité (sociale) du corps et une portée philosophique.

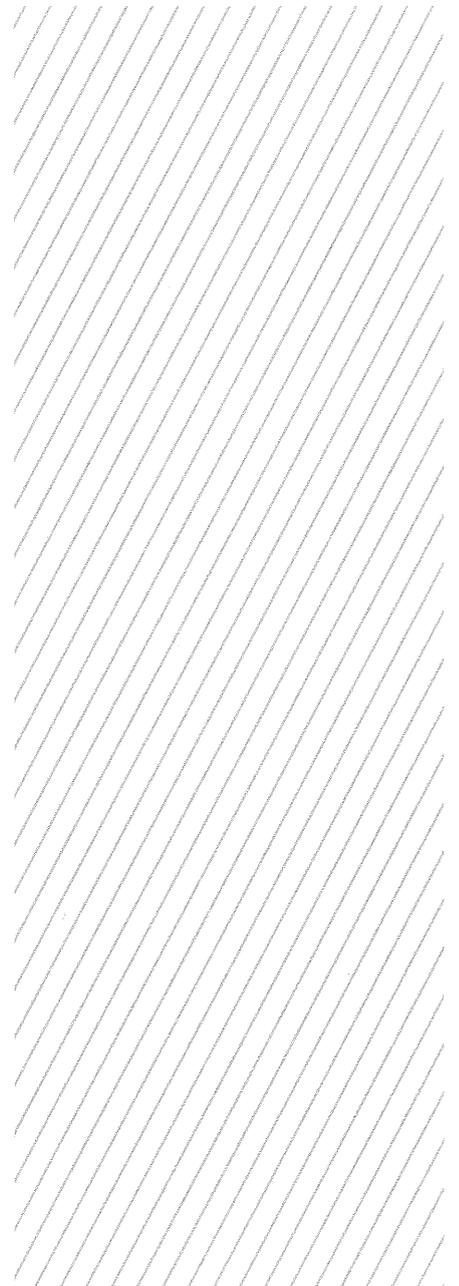
Il ne s'agit pas d'une danse syncrétique ou des éléments culturels viendraient s'amalgamer ensemble. Mais de quelque chose de profondément nouveau : une manière de bouger et de vivre, où le geste, la voix et même le rire ne forment qu'une seule entité. Cela peut paraître étrange, en ce XXI^e siècle blasé qui a déjà tout vu, mais Bouchra Ouizguen a réussi à faire naître une véritable esthétique. Au-delà de toute considération virtuose ou technique.

Comme pour son premier spectacle Madame Piazza, on retrouve dans HA ! les Aïtas, ces chanteuses de cabaret, aussi omniprésentes dans les fêtes et les mariages que méprisées par la société. Elles ne sont pas danseuses contemporaines. Il n'y a rien de formaté dans leur gestuelle parfois perçue comme maladroite. Mais une présence, une inscription rare dans le temps et le lieu du spectacle. Peut-être à cause de leur voix qui jaillissent des profondeurs, des entrailles ou du cœur. Rocailleuses. Orageuses. De ses voix qui laissent des traces dans l'air, qui le remplissent ou le déchirent.

Prenant appui sur les quatrains du poète persan et soufi Djalâl-ad-Dîn Rûmî (XIII^e siècle), Bouchra Ouizguen a voulu « sonder les obsessions enfouies en chacun de nous ». Cette folie qui sépare et libère à la fois. En découle un spectacle qu'on dirait né dans une grotte. A la limite du visible. Incantatoire, tribal, mystique, sans pour autant s'écarter du réel dans lequel il puise sa force, vers lequel les chants ramènent parfois : « Je sors quand je veux je rentre quand je veux occupe toi de ce qui te regarde » invective Fatima. « Faites- là asseoir, allez attrape ! ».

Sur scène, des corps sans identités. Des danses de la pluie. Des prières hypnotiques. Psalmodies. Eructations. Interjections. Transes. Cris. Frappes du pied et des mains. Rires de démentes - la danse et le rire enfin réunis! - ou râles (de plaisir ?). Têtes qui tremblent et corps qui se balancent. Visages qui reniflent. Entrelacements. Corps qui s'arc-boutent, immobiles, yeux au ciel, comme pour faire le plein de soleil.

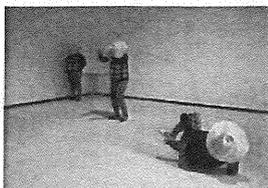
Bouchra Ouizguen (elle danse ici) cherche la folie, et donne finalement à voir une forme ultra concentrée de vivant qui nous aspire. Une jouissance directe. Immédiate. Un secret qui se révélerait sans se dire. La salle applaudit chaudement. Mais aurait pu (dû !) se lever, pour saluer ce pur moment d'intensité.



di Simone Siliani

s.siliani@tin.it

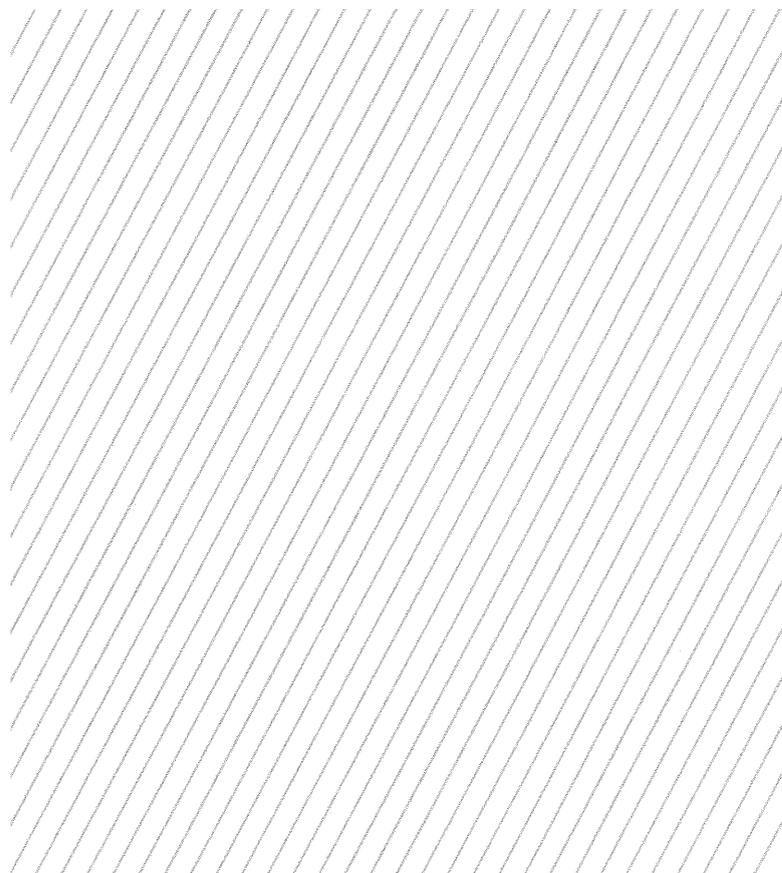
Corpi che producono musica. Ritmo inizialmente aurorale, appena accennato, e poi un crescendo incalzante fino al trance. Masse d'aria mosse da corpi sinuosi, ispirate e respinte fuori con violenza, fin quando il respiro si fa voce, rantolo, canto, quello che ascolti nei vicoli della medina di Fes o di Casablanca. Questo è lo splendido lavoro coreografico realizzato da Bouchra Ouizguen, dal titolo *Hal*, a Cantieri Goldonetta la scorsa settimana nell'ambito di *Fabbrica Europa*.



A passo di danza dalla medina di fes

Quattro donne, inizialmente immerse nel buio e silenzio profondi, che di avvolgono in un vortice di puro ritmo, movimento inconsulto, stasi assoluta, corpi che si evitano, si sfiorano, si poggiano pericolosamente l'uno sull'altro, si respingono: l'estasi mistica contagia gli spettatori e sei trasportato in dimensioni e mondi impensati. Ci sono fiumi di sensualità, di paure, di follia che fuoriescono senza sosta né pace da questi corpi che, nella cultura edonistica occidentale diresti tutt'altro che adusi alla danza, ma che nella cultura araba o in quella sufi si rivelano fonte di una inesausta ed inconcepibile armonia. La "prima" italiana dello spettacolo che ha debuttato al festival di *Montpellier Danse 2012* è la creazione della formazione *Compagnie O* creata dalla giovanissima coreografa marocchina Bouchra Ouizguen, formatasi in Francia e solista di danza orientale. Ma Bouchra era già stata a *Fabbrica Europa* nel 2009 con un altro lavoro, *Madame Plaza*, a testimonianza del rilievo che questo festival fiorentino continua ad avere nel panorama delle arti contemporanee in tutto lo spazio Europeo, che comprende tutto il bacino mediterraneo.

Bouchra e le sue tre compagne hanno creato qualcosa di speciale, trascinante, con niente salvo i loro corpi attraverso i quali abbiamo avuto la percezione di secoli di cultura del suono, dello spazio, della passione che la coreografia ha saputo liberare, toccarci come ormai raramente riescono a fare le coreografie contemporanee un po' fredde e ripetitive di latitudini più nordiche. C'è un mondo, vivo e attivo, che riesce ancora a connettere la tradizione e i linguaggi contemporanei, sull'altra sponda del Mediterraneo; un mondo che ci parla, ci colpisce, ci investe non solo con la capacità di rivoltare regimi e dittatori, ma anche - soprattutto - rinnovando le espressioni artistiche con potenza inaspettata. Bouchra Ouizguen è ormai una delle più sconvolgenti ambasciatrici di questo nuovo mondo.



Photograph: Courtesy of the company



Bouchra Ouizguen talks about Ha! for Crossing the Line

Moroccan choreographer Bouchra Ouizguen explores madness and more in her new Ha! for Crossing the Line

In a follow-up to *Madame Plaza*, Moroccan choreographer Bouchra Ouizguen reunites with three traditional Aïta singer-muses for Ha!. The production is part of the 2013 Crossing the Line festival, of which the line-up includes choreographers Boyzie Cekwana, Nora Chipaumire and Pascal Rambert. In anticipation of the performances at New York Live Arts, Ouizguen talked about making Ha!, investigating madness and strengthening the bond with her performers. Bouchra Ouizguen brings a tantalizing bit of Morocco to New York. As her follow-up to *Madame Plaza*, the choreographer reunites with three traditional Aïta singers and dancers for Ha!, which explores madness and healing rituals, inspired by trips made to villages surrounding Marrakech.

In Arabic, ha means "yes"; for Ouizguen's production, part of the Crossing the Line festival, the word also refers to the sounds of breath and laughter. Ouizguen spoke about the piece from Marrakech.

Time Out New York : Could you talk about the inspiration for this piece?

Bouchra Ouizguen : The work was mainly inspired by the performers. I've been working with them for five years now. There was a desire to renew this process of working together.

Time Out New York : They were in *Madame Plaza*. What is your history with them? How did you meet?

Bouchra Ouizguen : This encounter was motivated by my desire to create for a group. My previous work was mostly solos or duets. It was hard to cast a group of performers, especially in Morocco, because there are not a lot of them. I went looking for singers in cabarets, and eventually I found my team in my hometown of Marrakech. The creation and the inspiration of my work doesn't end with an audition. I really have to enter into a collaboration.

Time Out New York : What did you mean when you said that there were not many performers in Marrakech?

Bouchra Ouizguen : There are not a lot of dancers in modern and contemporary dance, because it's a very new field in Morocco. The first initiatives originated 15 or 20 years ago, and the focus is mostly on traditional Moroccan dance or hip-hop, so it's still a burgeoning scene and therefore there aren't a lot of schools or any kind of education about dance in general. There is a small group of professionals between Casablanca and Marrakech who are all familiar with each another, but mostly the people that you can find who are dancing are from the street, and it's very inspired by a hip-hop scene. So people are learning on the job and experimenting, but without any guidelines. There are people, but you really have to find them outside of any institutional form. You cannot just do a casting in one day—you really have to spend time with them and try to learn things from each another before you decide to actually create a show.

Time Out New York : What was your point of departure for Ha!? Was it inspired by a voyage?

Bouchra Ouizguen : I like this word voyage; it's always related to the creation of new forms. So a voyage was the starting point. We adopted a nomad approach and went to visit villages all across Morocco—especially three villages where there are soul healers and dance-and-song rituals. There were no studio rehearsals. The studio thing really came at the end. It's been five years that I've worked this way, mostly in external spaces, outside of studios, outside of the institutions. The rituals we witnessed, which were [told through] dance and song are the inspiration for the voyage. We sat at small cafés and watched the life of the city.

Time Out New York : In what region were the villages that you traveled to?

Bouchra Ouizguen : The three villages visited were in the surroundings of Marrakech. At first, there was supposed to be only one journey to see the rituals, but then I really pushed the budget and made the time to experience more, because every village has a different ritual. In the village where we principally stayed, they only healed women.

Time Out New York : How do you transfer such a rich experience to the stage?

Bouchra Ouizguen : There is a lot of intuition in the process. In my last show, *Madame Plaza*, I mostly focused on traditional and ancestral songs. Here, what was interesting about the rituals were the breathing actions and the vocal work.

There is repetition and echoes—this breathing action provokes a vibration in the space. It was really a lot of work to re-create this sound and sonic universe; I had to reinvent this ritual for the four performers. It's almost a sociological ritual; some healers also have to deal with mental issues. It was more a conception of, what is madness? How do you deal with it? We took a personal approach to the notion of madness. Madness as the thing that is inserted between what you can control and what is out of reach.

— Gia Kourlas

DANCE REVIEW

Movement Made for Listening

Bouchra Ouizguen Brings 'Ha!' to New York Live Arts

By BRIAN SEIBERT

Published: October 1, 2013

In the near darkness, it takes eyes awhile to adjust. Aural information dominates at first: rhythmic exhalations that sound human. As your pupils dilate, and the light very slowly brightens, four shapes, white and pulsing, grow discernible. The pace of the brightening doesn't quicken, but recognition, when it comes, dawns instantly. The shapes are heads, bobbing like derricks. The blacknesses below the heads are bodies.

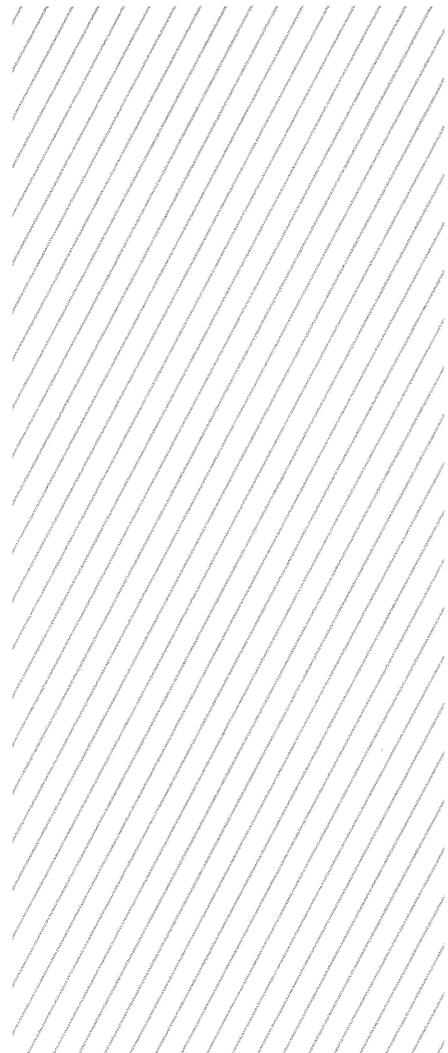


The four bodies, it becomes apparent, are women in tightfitting black fabric with white head scarves. This is the cast of "Ha!" by the Moroccan choreographer Bouchra Ouizguen. The hourlong work, performed on Friday at New York Live Arts as part of the French Institute Alliance Française's Crossing the Line festival, uses nothing more than the women, the sounds they make and Jean-Gabriel Valot's crepuscular-lighting. As in Ms. Ouizguen's "Madame Plaza," seen in New York in 2010 and 2012, one of the women is not like the others. That is the slim one, the choreographer. The remaining three, Kabboura Ait Ben Hmad, Naima Sahmoud and Fatima el-Hanna, are singers in the Moroccan aita tradition. While "Madame Plaza" was largely about them and their social position, in "Ha!" they embody something other than their identities, conveying rituals they witnessed in villages near Marrakesh. The head-bobbing with the exhalations — an expelling action, like a big sneeze — repeats to exhausting length. As unison fractures, the sound builds in complexity, resembling a chant or a work song, sometimes in call and response. Periodically, a voice drops out, and the beat flips around. The intensity heightens, along with pitch and volume, until the chanting subsides into tired grunts that draw laughter. Gentle humor and a quiet camaraderie were also present, appealingly, in "Madame Plaza," tied to an earthy sensuality with feminist overtones. In "Ha!" the women's rolling and thrusting pelvises seem to function as a release or a kind of healing. About halfway in, Ms. Hmad, whose strong presence would make her a leader even if she didn't initiate

behaviors, begins twisting her face in circles. The others respond by shaking their heads. Ms. Hmad gives out a low cackle, and the women disperse into individual gibbering. Is this madness we're beholding? Sufi mysticism? It's hard to sense the unseen. This section is vague, diffuse, protracted. And the pattern of the whole work — the way each section swells before waning into stillness and silence as the women face us, as if for inspection — grows predictable. Yet the ending finds a new note. Ms. Hmad kneels with her head to the floor, as if to pray. One by one, the others join her, but more ambiguously — one whispering a confidence, another resting her head on a third's thigh. They could be sisters sleeping or gunned-down-victims. Ms. Hmad begins singing, her voice muffled by the ground and the flesh around her, and the others join her in this, too. The lights go out, but the singing continues, the soulful, guttural singing the aitas have been doing all their lives. To know that they exit, you only have to trust your ears.

The Crossing the Line festival runs through Oct. 13 at various New York locations; fiaf.org/crossingtheline.

— BRIAN SEIBERT



Moroccan Aïta: A Traditional Folk Form Reinterpreted

Bouchra Ouizguen Brings "Ha" to New York

When the dancer and choreographer Bouchra Ouizguen performs Ha! on September 27 and 28 as part of Crossing The Line, she will be accompanied by three aïta dancers: Fatima El Hanna, Fatima Aït Ben Hmad, and Naïma Sahmoud.

According to a glowing review on a French language website following a performance at the Centre Pompidou last spring, the piece, which is influenced by the Persian poet Rumi, is intended to "probe the obsessions buried in each of us." This unearthing of the internal is deeply connected to the backstory of aïta, a Moroccan musical tradition, and the women who sing and dance it. Ouizguen's work is "not entirely in the artistic domain of aïta," she says, but more open than that, encompassing other influences as it incorporates and responds to the form.

Aïta, which literally means "call," is, as the blog Moroccan Tape Stash describes it, a "sung folk poetic tradition" from rural Arab Morocco and a major source of musical influence on Moroccan chaabi (literally, popular music). The blog enthusiastically compares aïta to rural country music in the United States, highlighting its originality and unpolished traditional aesthetic qualities, as opposed to the more Top 40 fare, which is treated as analogous to chaabi. The music is most common in the plains near the Atlantic Ocean, with some significant regional variations. Ouizguen seems content with this definition of aïta performance. In an email, she simply copied a portion of a French language Wikipedia entry that similarly described the genre. One can hear aïta's characteristic twangy exchange of voice and sawed strings in this footage featuring Fatna Bent El Houcine, a well-known performer within the tradition.

Beyond its purely musical qualities, on several levels, aïta plays some important social roles, and Ouizguen is particularly interested in women's place within it. Morocco's female dancers continuously

walk a fine line between attracting and repelling the public as they express inner obsessions and desires through movements considered lewd and risqué. They "publicize the private desires" of the more "honorable" Moroccan woman, notes Raphael Chijioke Njoku in Culture and Customs of Morocco.

They are known as shikhat, and the sexuality and sensuousness of their performances mean that, while in demand for dancing and singing at ceremonies and festivities, these women have long been marginalized and considered shameless.

Ouizguen affirms that the stigma "still remains." However, she comments that her performances often elicit positive reactions from audiences in Morocco, surprised when their "expectations are deflected."

Traditionally, though, a shikha's life and work "trace the patterns of propriety and impropriety in Moroccan culture," writes anthropologist Deborah Kapchan in an article for the Journal of American Folklore. Kapchan describes both the dance and lyrics of aïta as sexual. The dancers, she writes, "position themselves beyond the borders of social restraint, beyond hashuma, or shame. Stigmatization thus becomes society's means of controlling them." It's as if society needs them not only to perform at ceremonies, but also for the sake of the stigma, of marking of bounds of acceptable behavior.

There is a Moroccan saying, Kapchan notes, "ila makaynsh shikhat, ma kayn walu," or "If there aren't shikhat, there's nothing."

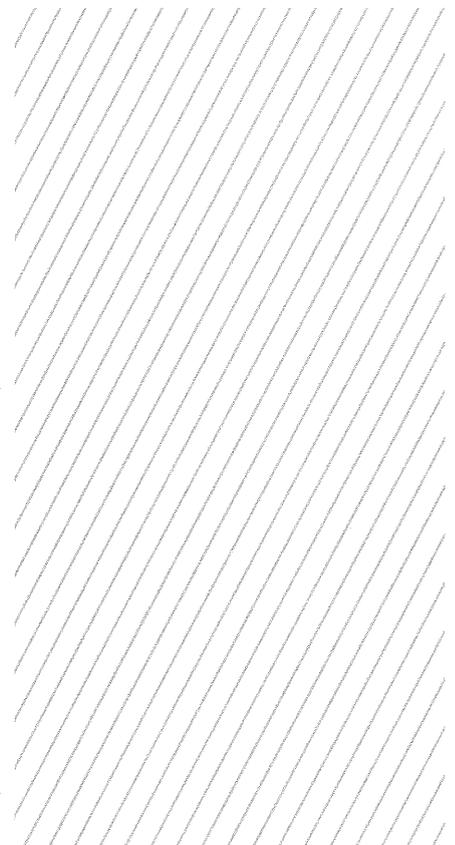
Morocco's government also exercises control over many of its artists, criminalizing those it regards as dissident. Ouizguen

has managed, so far, to evade such danger. As she put it, "I do, and have done, what I want since 1996, the date when I

began creating, so under the previous regime as well." (King Mohammad V took over the throne from his father in 1999.)

"I do not think about what I can or cannot do," she continued. "A burst of vital energy is necessary for creating. Analysis comes after the act of creating." She paused and added, "For the moment, they haven't arrested me."

Bouchra Ouizguen's work is a new interpretation of aïta dance, one that incorporates other influences, but also one that consciously responds to the long-standing stigma carried by female dancers for the internal emotions and desires they — Torie Rose DeGhett



DANSE**Bouchra Ouizguen**

Chorégraphe originaire de Marrakech, formée à l'école de la danse contemporaine française, elle s'intéresse à ce qu'il y a de plus théâtral dans la présence des corps sur scène. Elle y convie trois femmes mûres, usées par une carrière dans des cabarets aux plaisirs incertains et les montre dans des mouvements banals : rire, marcher... Mais leur puissance théâtrale est si intense qu'elles concentrent toute l'attention. Sa première pièce *Mme Plaza*, avec les mêmes interprètes, avait été remarquée. Passera-t-elle le cap de la seconde, baptisée *Ha* et bâtie sur les mêmes interprètes ?

Montpellier Danse, 22, 23 et 24 juin.

Le guide
2012
des festivals



«A partir de mon regard sur les autres jaillissent des personnages».

Montpellier Danse. La chorégraphe Bouchera Ouizguen s'intéresse aux fêlures des êtres.

« Le vécu apporte la matière »

■ Bouchera Ouizguen présente à Montpellier sa quatrième création *Ha !* Après le succès international de *Madame Plaza*, la chorégraphe marocaine révélée par le festival, poursuit son cheminement en s'intéressant aux rituels traditionnels autour de la folie. Loin du modèle occidental, elle développe une écriture chorégraphique singulière à partir d'une force liée à l'expérience intérieure.

Pour cette pièce vous avez expérimenté une forme de résidence un peu particulière ?

Oui je travaille en étroite collaboration avec mes interprètes avec qui je partage mes recherches. Nous nous sommes rendus dans un village de guérisseurs près de Marrakech où les gens viennent soigner leurs troubles psychiques. Nous étions des pensionnaires qui assistions aux rituels tous les soirs. Le remède passe par des trances accompagnées de danses et de chants, de tout un

univers musical. A travers le corps, on parvient à toucher l'âme.

Comment s'opère le passage entre votre démarche d'investigation et la phase de création ?

Je ne démarre jamais par la technique et je me méfie beaucoup des thématiques. Tout le langage autour de la danse ne correspond pas au contexte dans lequel je vis. Je réponds à quelque chose d'intérieur qui peut venir de ma grand-mère ou d'acquis culturels. Ce n'est pas un choix, je ne pourrais pas créer autrement. A partir de mon regard sur les autres, jaillissent des personnages. Le fait de se retrouver à la frontière de la norme et de la folie nous a renvoyé à notre propre folie. Au Maroc la danse peut être considérée comme une folie. Le vécu apporte la matière. Une danseuse a été marquée par une main, une autre par le souvenir d'un visage. On invente à partir de cela. On part de

notre expérience individuelle que l'on met en commun, on décuple l'énergie.

Les rituels attribuent-ils des rôles particulier aux hommes et aux femmes ?

Oui, mais dans la pièce nous nous accordons l'extrême liberté d'être autre chose, un homme, une femme, un malade...

Vous avez tourné dans le monde entier. Comment avez-vous appréhendé le rapport avec le monde du spectacle ?

Ce n'est pas facile. J'essaie de gérer cette confrontation avec toute l'équipe. Cela me permet de rester sur l'essentiel. On se déplace avec notre force. Que le spectacle ait lieu à New York ou en Afrique noire ne change rien pour nous. Sur scène nous conservons la même intensité.

RECUEILLI PAR JMDH

Ha ! Ce soir et demain au studio Bagouet, Agora

Par **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
 Envoyée spéciale à Montpellier

Il y a une vingtaine d'années, lorsque Mourad Merzouki, 39 ans, faisait ses premiers pas de hip-hop à Saint-Priest (banlieue de Lyon), il nous avait rapporté une courte histoire qui blessa son enfance. A l'école primaire, on lui avait reproché de mal orthographier le mot «Méditerranée». Or, il n'avait pas fait d'erreur, ses parents étant originaires d'Algérie, un des nombreux pays qui donnent sur cette mer qu'il savait parfaitement écrire.

Depuis, il a pris sa revanche. Artiste associé à la 32^e édition du festival Montpellier Danse, il a soulevé le public du Corum en ouverture du festival, plaçant la barre assez haut pour que la croisière méditerranéenne qu'est cette édition puisse s'amuser, tout en portant un regard aigu sur les crises, les replis, les retours de bâton, les guerres intestines, les tragédies qui font le quotidien de nombreux pays, dont la France n'est pas exempte. Le chorégraphe, directeur du Centre chorégraphique national de Créteil, de la compagnie Käfig, et responsable artistique du Pôle Pik à Bron (69) a choisi pour sa nouvelle création, *Yo Gee Ti*, de mêler hip-hopeurs français et danseurs taïwanais du National Chiang Kai-Shek Cultural Center.

SOUFI. Nous sommes désormais loin du hip-hop des quartiers pour les quartiers, auquel nous ne cesserons toutefois jamais de rendre hommage. D'autres voies se sont ouvertes, forcées ou non. *Yo Gee Ti* mesure et démesure ce chemin accompli. Très grand public, parfaitement maîtrisé dans l'écriture scénique et gestuelle, le spectacle est consensuel, comme si le maître d'œuvre devait en passer par la réconciliation. Le décor, tout d'abord composé de cordes reflétées sur un plateau miroir propice à la glisse, est comme un appel à prendre le large par les cintres. Trop proluxe, le propos se perdra ensuite dans des fils, ficelles de fort bon effet certes, mais où Ariane s'assoupit.

Le hip-hop n'est pas englouti, porté notamment par Kader Belmoktar, mais il a trouvé de bonnes fréquentations dans les danseurs taïwanais, plus contemporains, classiques et acrobatiques. A noter également dans cette déferlante visuelle, la présence des costumes d'un jeune styliste, Johan Ku. En laine, ils déforment et recomposent des corps étranges aux danseurs. Rien de plus à déclarer : applaudissements. «*Si j'ai demandé à Mourad Merzouki d'être le chorégraphe associé de cette édition*, dit Jean-Paul Montanari, directeur de la manifestation, *c'est d'une part parce qu'il est un des artistes les plus talentueux de ce mouvement hip-hop, mais aussi parce qu'il reflète aujourd'hui la mondialisation de la danse.*» Il ne saurait cependant s'en tenir là. En ouverture plus discrète, mais tout aussi percutante, des voix de femmes se sont élevées, fêlées.

La Marocaine Bouchra Ouizguen, après un parcours dans la danse orientale dès l'âge de 16 ans et sa rencontre avec la danse contemporaine en France, est partie explorer son propre pays, à la

Le hip-hop n'est pas englouti, mais il a trouvé de bonnes fréquentations dans les danseurs taïwanais, plus contemporains, classiques et acrobatiques.

rencontre de ceux et celles qui pouvaient la guider dans ses questionnements. Tout a commencé à se concrétiser et à s'ouvrir par sa rencontre avec des chanteuses et danseuses d'un cabaret aussi populaire que glauque de Marrakech : Madame Piazza. Elle en fit un spectacle inoubliable sur l'engourdissement et la résistance féminine. Dans *Ha!* elle récidive avec les mêmes incalculables interprètes marocaines, Kabboura Aït Ben Hmad, Fatéma El Hanna, Naïma Sahmoud. Cette fois, elle s'empare du thème de la folie et de ses possibles remèdes. En s'inspirant des quatrains de Djalâl ad-Dîn Rûmî, poète persan et mystique soufi à l'origine de l'ordre des derviches tourneurs, elle met en scène quatre femmes (elle-même est interprète) qui tournent

en bourriques, sous leurs coiffes de misère.

La danse est obsédante, les visages hargnards lorsqu'ils apparaissent, les pieds martèlent une terre qui ne veut plus donner le grain et les manifestations sont en ordre groupé. Comme le repos où les femmes s'entrelacent (et s'entre-lassent) pour des voix venues des montagnes, de l'outre-tombe ou de l'outre-ciel. Quatre pour conjurer le mauvais sort, elles détiennent le secret et les gestes qui nous relient à notre propre folie. Un spectacle sensible.

POULES. Andrés Marín arrive de l'Espagne avec une incongruité : *Tuétano*, «la moelle». Qu'il s'agisse de renouveler le flamenco ou non, une thématique à la mode, n'est pas ici la question. Ce spectacle, calé sur des textes d'Antonin Artaud qui évoquent le rétrécissement de l'espace et la douleur jusqu'à l'os, jusqu'à la dent, irrite tout d'abord, fait ricaner puis marque l'esprit. Avec un mauvais goût et genre évident qui s'appuie contradictoirement sur une danse

des plus abstraites et racées, cette pièce accueille des créatures de cirque, de cabaret populaire, des gens de peu, des déclassés.

C'est le futoir, les tables se renversent et deviennent des cibles pour des lancers de couteaux, les voix vocifèrent comme une guitare électrisée, coq et poules de basse-cour accompagnent un chant, les pas du danseur sont stridents, secs et les femmes rondes. Bourreaux et victimes, fouets et enclumes, marteaux et haches virevoltent alors que les arènes dessinées sur le plateau attendent ceux qui vont tomber. On pense à la folie de Goya, il y a ici le même excès de vie. Ce flamenco-là aurait été interdit par Franco. D'où l'urgence de le montrer, comme une prémonition. Notons que les trois spectacles traitent tous le noir comme couleur fondamentale. ◆

MONTPELLIER DANSE

jusqu'au 7 juillet.
 Rens. : 0 800 600 740
 www.montpellierdanse.com

Le goût étrange de la nuit

Montpellier Danse | La 32^e édition a débuté avec les œuvres magiques et vibrantes de Mourad Merzouki et de Bouchra Ouizguen.

Entre Printemps arabes et révolution iranienne, oui, la Méditerranée a un goût. Le projet de Montpellier Danse, 32^e édition, qui parcourt cette année, hors Israël et la Palestine évoqués en 2011, rives et alentours proches de l'antique centre du monde, ne ment pas. Samedi, à l'ouverture, il avait le goût de la nuit, celle ensorceleuse et magique de Bouchra Ouizguen, celle vibrante et festive de Mourad Merzouki. Les deux chorégraphes, aux créations très éloignées, se rejoignent en ce point : on les dirait trempés dans mille et une nuits.

Avec son titre inspiré de la *Deqqa Lmarakchia*, un chant folklorique exclusivement masculin, la Marocaine Bouchra Ouizguen emmène ses trois interprètes, autrefois danseuses de cabaret, dans un huis clos initiatique en territoires de folie et de mystique soufi. Gagnées par la transe - un simple foulard clair enserrant leur tête et toutes de gris sombre vêtues, collants et tee-shirts moulant leurs formes généreuses, elles expriment du plus profond de l'être la force de la voix, du rire et du chant des femmes, comme pour franchir la porte d'un interdit.

Hallucinantes figures complexes

Transporté quelque part dans un ailleurs, qui a la couleur d'un bout à l'autre de l'Orient, Mourad Merzouki fait littéralement voler en éclats l'organique substance, dont sa création *Yo Gee Ti* est inspirée. Dans une pénombre d'or, au son entraînant des cordes, les corps de ses danseurs d'origine nord-africaine et taiwanaise tressent, comme pour un tournoi, d'hallucinantes



■ "Käfig Brésil", prochaine création, au théâtre de l'Agora, vendredi et samedi prochains. M.C.

figures complexes, à l'image des fils de laine brute qui descendent des cintres. Sur ce canevas tour à tour ondoyant comme des flammes ou dessinant des paysages fantastiques, c'est le mariage somptueux de la danse hip-hop, de la respiration bouddhiste et de la virtuosité néo-classique dont les filles soulignent la grâce. L'ovation finale a lieu debout.

Le chorégraphe français, directeur du Centre chorégraphique national de Créteil et artiste associé de cette édition, qui a initialement créé *Yo Gee Ti* à Tai-

pei, à Taiwan, en mars dernier, change de pays, vendredi et samedi prochains, avec le Brésil, grâce à sa création *Käfig Brésil*, avant de se coller à *Boxe boxe*, autre création proposée mercredi 4 juillet.

LISE OTT

redac.montpellier@midilibre.com

► **Pratique** : Mourad Merzouki dans "Käfig Brésil", vendredi 29 et samedi 30 juin, à 22 h, théâtre de l'Agora, de 20 € à 25 €, et dans "Boxe boxe", mercredi 4 juillet, à 20 h, à l'Opéra-Comédie - de 16 € à 20 €. Réservation : 0 800 600 740.

transes de vies

Tandis que **Bouchra Ouizguen** électrisait le festival Montpellier Danse, **Danya Hammoud** l'envoûtait de ses charmes.

Ha ! de
Bouchra
Ouizguen

Ha ! est un cri assourdissant. Celui d'une troupe de femmes réunies par la Marocaine Bouchra Ouizguen pour montrer la folie ordinaire, celle qui ne se cache pas. C'est dans un de ces villages pour fous, dans la région de Marrakech, que la chorégraphe a erré à son tour. Sa création ne met pas en scène ces états seconds mais leur donne voix au chapitre : monologue, éclats de rire effrayants de puissance, chant – comme ce beau *dikr*, sorte de litanie et point d'orgue du spectacle. Surtout, Bouchra Ouizguen trouve dans la poésie de Rûmî la traduction de ces pensées enfermées dans leurs corps.

Les incroyables natures que sont Kabboura Aït Ben Hmad, Fatéma El Hanna et Naïma Sahmoud habitent ces histoires avec une aisance singulière. Découvertes dans *Madame Plaza* – précédent opus de Bouchra et révélation de Montpellier Danse 2009 –, elles incarnent ces vies brisées et l'espoir d'un avenir autre. *Ha !* occupe le plateau à coups de diagonales, de sauts sur place. Jusqu'à ce finale où, danseuses au sol et blotties les unes contre les autres, retentit la dernière mélodie.

Dans ce bas-relief pour le coup vivant, il y a une humanité qui respire la danse. Avec peu de chose, des collants noirs, des foulards, ce quatuor avale l'espace du Studio Bagouet et tout ce qu'il y a autour. La ville et nous avec. *Ha !*, cinquante minutes, est une claque et une caresse tout à la fois. On n'est pas sûr d'en recevoir d'autres aussi fortes cet été.

Dans un festival qui entendait apporter un autre regard sur le printemps arabe, c'est du Liban que nous vient Danya

Hammoud : *Mahalli* est un solo qui porte bien son titre. "Mahalli" se traduit par "local" et "ma place". Cette superbe danseuse a trouvé la sienne. Jeu de regards, douce transe, corps alangui ou travail de dos ondulant, elle capte notre attention. Et on ne la lâchera pas un seul instant. Danya Hammoud dit : "Mon territoire, c'est d'abord mon corps." Quand on connaît un tant soit peu l'histoire de son pays, on ne peut que voir dans cette chorégraphie minimaliste un manifeste féministe. En écho, une jeune photographe, Rima Maroun, libanaise aussi, s'invitait à Montpellier pour donner à voir d'autres blessures, cicatrices urbaines ou mouvements intimes. On a aimé.

Enfin, une autre femme arabe, à travers *Hiya* ("elle"), était de la partie : la propre mère du chorégraphe Brahim Bouchelaghem, qui avait déjà dans sa pièce *Zahrbat* croqué le portrait de son père. Quatre filles s'échangent les rôles, tiennent à distance la pure virtuosité hip-hop mais n'évitent pas toujours le piège de la narration, à l'image de cette scène, un accouchement, douloureux dans tous les sens du terme. Un simple voile marque ce territoire très personnel. Dommage que le chorégraphe n'arrive pas à s'émanciper d'une vision attendrie du genre féminin. Les "mamas" de Bouchra Ouizguen auraient sans doute pu en remontrer à ces demoiselles trop stylées. **Philippe Noisette**

Ha ! chorégraphie Bouchra Ouizguen
Mahalli chorégraphie Danya Hammoud
Dans le cadre de Montpellier Danse 2012, compte rendu



BOUCHRA QUIZGUEN «HA!» LA FOLIE

La danseuse traditionnelle marocaine Bouchra Quizguen, venue à la danse contemporaine en France avant de retourner dans son pays où elle travaille avec des aïtas, danseuses et chanteuses de cabaret, prend le temps de fouiller ses sujets. Dans *Ha!* elle s'inspire des quatrains du poète persan et mystique soufi Djalâl-ad-Dîn Rûmî pour sonder la folie secrète enfouie en chacun de nous. Avec les trois aïtas hors pair, elles dodelinent de la tête jusqu'à tourner en bourrique et laisser apparaître ce qui ébranle la raison. Obsédante, la danse se mêle aux chants venus des montagnes, de l'outre-tombe, de l'outre-temps et transporte les corps vers une possible guérison. En cela, elle change le regard que nous pouvons porter sur ceux qui ont perdu la raison, mais aussi sur nous-mêmes qui nous interdisons parfois de lui laisser libre cours. **M.-C.V.** PHOTO BENOITE FANTON. WIKISPECTACLE
Centre Pompidou, ce soir et demain à 20h30. Rens.: 0144781233.

FIRENZE

Ha! A Fabbrica Europa la magia marocchina di Bouchra Ouizgen

Si chiama Ha! ed è il nuovo spettacolo che stasera e domani in prima nazionale (ore 21 a Cango, Cantieri Goldonetta, via Santa Maria 25 a Firenze) Bouchra Ouizgen porta sul palcoscenico di Fabbrica Europa. Una rappresentazione che prosegue il lavoro coreografico della cantante e danzatrice marocchina avviato con Fatima El Hanna, Fatima Ait Ben Hmad e Naima Sahmoud già interpreti della sua creazione Madame Plaza coprodotta e presentata proprio a Fabbrica Europa nel 2009.

„Ich mochte ihre Parfums“

TANZ Bouchra Ouizguens „Madame Plaza“ eröffnet im HAU ein Festival afrikanischer Tanzstücke. Ein Gespräch mit der Choreografin in Marokko über den Geruch von Schminke und den Rhythmus des Denkens

INTERVIEW ASTRID KAMINSKI

taz: Sie haben Ihre Karriere als Solistin im orientalischen Tanz begonnen. Nun arbeiten Sie im Bereich des zeitgenössischen Tanzes.

Bouchra Ouizguen: Es gibt oft Konfusion über meine Biografie. Ich bin 33 Jahre alt, und ich bin mit 15 nach Marrakesch gezogen. Gleichzeitig fing ich mit dem Tanzen und Auftreten an. Als Jahresabschlussarbeit im lycée erarbeitete ich ein Tanzstück, das zu sitzen schien. Der Vater einer Freundin engagierte mich für seine Events. Ab da konnte ich mir mein Leben und meine Tanzstunden selbst finanzieren. Die letzten achtzehn Jahre meiner Karriere haben sich dann hauptsächlich hier in Marokko gestaltet. Ich war insgesamt gerade mal eineinhalb Jahre in Frankreich. Ich bin also nicht, wie zuletzt in Belgien geschrieben wurde, eine französisch-marokkanische Künstlerin.

Haben Sie eine eigene Kompanie?

Ich habe lange bevor ich nach Frankreich kam, hier in Marokko mit einem Kollegen, Taoufik Izeddou, eine Kompanie und Trainingsmöglichkeiten für zeitgenössischen Tanz geschaffen. Sehr früh habe ich angefangen, die Genres zu mischen, nach Mitteln und Bewegungen zu suchen, die ich heute als zeitgenössischen Tanz bezeichnen kann. Damals war ich hin- und hergerissen zwischen einem Studium der Künste und der Philosophie. Das zeigte sich auch in meinen Stücken.

Orientalische oder okzidentale Philosophie?

Zunächst viel französische, weil Französisch meine Studiensprache war. Aber es gab einen großen Bruch zwischen dieser Philosophie und der Rhythmik und Logik, die ich lebte. Nun sind es eher die persischen und arabischen Denker zwischen dem 8. und 12. Jahrhundert, die mich ansprechen. Darüber hinaus lerne ich heute das Meiste von den Menschen, denen ich begegne. Menschen, die älter und weiser sind als ich.

Was das für marokkanische Verhältnisse feministisch, mit 15 Jahren umzuziehen und diesen Lebensweg einzuschlagen?



Bouchra Ouizguen war als Kind fasziniert von den Sängerinnen, dem Milieu des Lasziven. Foto: die O.

Wir waren drei Schwestern. Es gab in meiner Umgebung nur Frauen, da gab es keinen Grund, feministisch zu sein.

Sie haben für Ihr Stück „Madame Plaza“, das Sie in Berlin zum ersten Mal zeigen, mit traditionellen Sängerinnen, sogenannten Aïtas, gearbeitet. Mit dem Stück touren Sie seit fünf Jahren. Auch Ihr neues Stück „HA“ ist mit den Frauen besetzt. Sind Sie eine Art Kompanie?

Nicht nur eine Art, wir sind eine Kompanie! Die Arbeit mit dem Gesang der Aïtas war nicht darauf angelegt, einmal vorgeführt

Bouchra Ouizguen

■ Bouchra Ouizguen wurde im marokkanischen Ouarzazate, einer Gebirgsstadt am Rande der Sahara, geboren. Mit Taoufik Izeddou hat sie den zeitgenössischen Tanz in Marokko mitbegründet. Das Interview mit der Choreografin fand im Café de France in Marrakesch statt.

■ Mit ihrem Stück „Madame Plaza“ eröffnet am 11. Juni „Moussakouma“, eine Reihe von Tanzstücken aus Algerien, Mali, Marokko, Senegal, Südafrika und Côte d'Ivoire, im HAU.

zu werden, und das war's dann. Das ist kein „Projekt“. Alles, was wir in „Madame Plaza“ zeigen, ist darauf angelegt, sich zu entwickeln.

Die Aïtas sind Sängerinnen, aber man ordnet sie auch dem Prostituiertenmilieu zu?

Nicht direkt. Es sind die Orte, an denen sie arbeiten, die so besetzt sind. Aber generell werden hier alle Bühnenkünstler erst einmal dem Milieu des Lasziven zugeordnet. Auch ich als Tänzerin.

Die Aïtas sind keine professionellen Tänzerinnen, aber sehr bewegungsversiert.

Sie haben 25 bis 30 Jahre Karriere als Sängerinnen hinter sich. Und Gesang versteht sich in Marokko nicht ohne den Einsatz des Körpers.

Was war der zündende Moment, mit den Aïtas zu arbeiten?

Schon als Kind verehrte ich sie. Bei jeder Hochzeit, auf der sie sangen, war ich dabei, so sehr man auch versuchte, mich im Haus einzusperren. Ich mochte ihre Kleidung, ihre Schminke, ihre Parfums.

Sie haben auch mit dem französisch-marokkanischen Schriftsteller Abdellah Taïa gearbeitet. Schon früh hatte ich den Wunsch, den Apparat des orientalischen Tanzes auseinanderzunehmen, und etwas auf die Bühne zu stellen, was keinen Grund hat, da zu sein: einen Text. Es gibt immer den Wunsch, etwas zu sagen, und damit immer einen Text, einen Schriftsteller im Hintergrund meiner Stücke. Als ich Abdellah zum ersten Mal traf, gefiel mir sein Gang. Er ließ mich an die Einsamkeit in einem bestimmten Lied denken. Wir haben angefangen, uns zu treffen und uns Battles zu liefern.

Taïa ist in Marokko bekannt als erster Künstler, der sich öffentlich als Homosexueller geoutet hat. Gibt das Probleme?

Das frage ich mich nicht. Sonst würde ich mich mit Befindlichkeitsreaktionen beschäftigen. Ich bin mir bewusst, dass ich jemanden wie ihn gewählt habe. Natürlich stört seine Persönlichkeit hier. Aber für mich war es nicht eine Entscheidung für eine Provokation. Es war eine Entscheidung des Herzens, für Taïa.

Was verbindet Sie?

Vielleicht unsere Kindheit, seine in Salé, meine in Ouarzazate – eine ähnliche Beziehung zum Früher und Heute. Das Gefühl, weder im Ausland noch hier ganz verstanden zu werden. Außerdem sind wir beide eine Art Zwangsneurotiker. Im Bereich der Ernährung, der Zeiteinteilung. Ich war froh, ein Alter Ego in ihm zu finden.

Taïa wohnt in Frankreich. Reizen Sie die leichteren Arbeitsbedingungen dort nicht auch, Probenräume, Bühnen, Stipendien, Krankenversicherung? Meine Arbeit findet hier statt, unter der Sonne.

Chairs inouïes dans l'indéfini

Artiste de rencontres hors du commun, la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen déjoue les attendus des regards, toujours sourdement indexés sur l'héritage orientaliste.

Née en 1980 à Ouarzazate, Bouchra Ouizguen suit des études en France et devient soliste en danse orientale au Maroc (1995-2000). Trois chorégraphes sont décisifs dans sa formation : Bernardo Montet, Mathilde Monnier et Boris Charmatz. Elle crée en 2002 avec Taoufiq Izzediou et Saïd El Mounen la compagnie Anania et coorganise les Rencontres chorégraphiques de Marrakech. Elle coécrit *Déserts, désirs* avec Taoufiq Izzediou (2006) et interprète *Matter* de Julie Nioche (2007). Elle crée avec Alain Buffard le solo *Voyage cola* pour les Sujets à vif du Festival d'Avignon (2011). Sous son seul nom, elle crée les solos *Ana Dunta* et *Mort et moi*, puis les pièces de groupe *Madame Plaza* (2009) et *Ha!* (2012) dans le cadre fidèle de Montpellier Danse.

Dans *Ha!*, ce qui frappe, c'est l'espace. La boîte très noire. Volume hanté d'obscurités, habité par quatre silhouettes gainées de justaucorps noirs. Sobres et nettes découpes. Mais noir sur noir. Figures poreuses, sur-imprimées dans l'élément général. Formes sèches, prêtes à se diluer dans l'espace. Ces quatre femmes portent des foulards blancs, méditerranéens, juste noués sur le front.

Unique contraste. Quatre taches blanches. Modestes lucioles dans la boîte noire. Le regard les suit à la trace, rétinienne. Et par ce noir des corps dans le noir, ce blanc des têtes qui volettent, se connectent, tout un espace tour à tour se crevasse et s'effrite, s'ordonne aussi, se tend, s'érige. L'œil doit forer, glisser et divaguer. Se suspendre puis avancer, patienter puis s'emballer. *Ha!* est un monde d'expansions, de délitements et de divagations. Mais aussi d'agréments, coagulations et saisissements.

Ha! est un monde d'expansions, de délitements et de divagations.

Si l'on s'attarde à pareille description impressionniste, c'est que cela nous en dit long sur les qualités générales du monde que la chorégraphe Bouchra Ouizguen met en mouvement. Sur la façon dont cette pièce *Ha!* mais aussi *Madame Plaza* précédem-

ment, ont laissé leurs spectateurs commotionnés¹. Et sur les horizons de la géographie imaginaire déliée que dessine cette artiste marocaine quand elle insinue des membranes flottant entre des mondes. Qui sont ces femmes ? Si Bouchra Ouizguen est une danseuse, Kabboura Aït Ben Hmad, Fatema El Hanna et Naima Sahmoud ne le sont pas à proprement parler. Elles sont des performeuses contemporaines, surgies d'un non-prévu ; d'un ailleurs hors des circuits internationaux (ou « occidentaux ») de l'expression contemporaine savante.

Ici, il faut relater une anecdote remontant à la création de *Madame Plaza*, en 2009. La chorégraphe présentait son projet, en conférence de presse du festival Montpellier Danse. Aussitôt la question : puisque cette pièce convoquait quatre femmes marocaines sur le plateau, quel message délivrait-elle sur le voile ? La chorégraphe répondait que sa pièce ne traitait pas de cela. N'empêche. Avec insistance, la même question ne cessa de lui être retournée. Le voile. Et encore le voile. Réduction à un motif unique, masque opacifiant de toute saisie mentale d'un être femme et arabe. Il y a ici une insistance qui conduit à envisager que

le voile au XXI^e siècle fonctionnerait, dans l'imagerie mondialisée, en pendant exact et nécessaire du dévoilé libidineux de l'orientalisme des siècles passés.

Poursuivons l'hypothèse : ce possible retournement du même aurait-il à voir avec un déplacement historique et géographique des figures, dans un registre de l'altérité reconduit ? Le fantasme du dénudé érotique aurait été celui d'une Arabie toute lointaine, quand l'écran du voile viendrait se poser sur l'Arabe proche cohabitant dans l'espace occidental. Il faudrait alors continuer de dérouler un fil orientaliste au cœur des représentations accompagnant le devenir immigré des figures arabes...

Bouchra Ouizguen n'a rien à voir avec l'immigration. Mais tout avec la globalisation. Elle a vécu quelques années de sa jeunesse en France, dans un contexte alors très... catholique. Et le reste au Maroc où, comme tant d'autres, elle s'initie à la danse orientale. De là, elle s'intéresse à la danse en général. Elle accède aux formations ex.e.r.ce sous la direction de Mathilde Monnier au CCN de Montpellier, puis Bocal, module expérimental d'action-formation éphémère et hors-sol, impulsé par Boris Charmatz. Bocal et ex.e.r.ce sont orientés vers les théories et pratiques de l'art-performance.

Bouchra Ouizguen vit aujourd'hui à Marrakech. Là, comme à Tunis, a été tenté le développement d'une scène chorégraphique contemporaine sur le modèle hexagonal. Via le réseau des instituts français, elle assure aux artistes un minimum de visibilité. Toutefois persistent les caractéristiques de la scène chorégraphique marocaine : le manque de moyens de production endogènes, le manque de lieux de travail, de formation suivie et, enfin, relativement, de public. Globalement, une indifférence. Serait-ce à dire que la danse, les danses n'existent pas au Maroc ? Bouchra Ouizguen rencontre Kabboura Ait Ben Hmad, Fatema El Hanna, Naïma Sahmoud. Ces femmes sont des héritières des Aïtas, plutôt des chanteuses, convoquées à l'occasion des réjouissances, des noces, qui se produisent aussi au cabaret. Au regard des conventions sociales, leur assignation est typique de la figure sacrificielle de l'artiste scénique : recherchée, célébrée et, en même temps, reléguée, méprisée comme femmes de mauvaise vie.

Ces partenaires de Bouchra Ouizguen ne sont plus des jeunes filles, loin s'en faut. Elles sont d'une corpulence massive, qui impressionne. Et tout en tempérament physique et en traits marqués du visage, suggérant des parcours hors normes, sans trop de cadeaux de la vie. Ce sont de très fortes artistes de la scène. Ces femmes conjuguent les consciences du regard. Souvent le leur est projeté loin (foyer intérieur rayonnant de connexions). Elles sont présences. Seules présences. Furieusement chargées². Comment situer Bouchra Ouizguen à leurs côtés ? Sa rondeur de chair la rapproche d'elles. Elle s'en distingue par une expressivité générale plus « actuelle », comme par sa maîtrise assurée de ses coordinations de danseuse. Mais toujours très connectée, on la ressent leader discrète quand il faut soutenir et borner l'insistance des *tempi*. Le dialogue alors instauré tiendrait d'une greffe, d'une hybridation ; non de la dramatisation d'un registre arrêté de l'altérité.

Le dialogue instauré tiendrait d'une greffe.

La chorégraphe Maguy Marin formule en mots et en gestes ce principe de survenue d'un élément variant, qui autorise l'imprévu de l'invention d'une trajectoire insoumise à ce qui tiendrait, sans cela, d'une prédestination des formes de contrôle social généralisé. Cette figure nous paraît opérante pour évoquer la rencontre de Bouchra Ouizguen avec les artistes du vieux cabaret *Madame Plaza*, de Marrakech.

La rencontre entre ces tenantes d'univers artistiques si distincts permet à chacune, qu'elle soit du cabaret ou abonnée des circuits contemporains internationaux, de réaliser à l'adresse de l'autre tout un potentiel émancipateur. Une liberté de corps et d'esprit règne chez *Madame Plaza*. Cela ne fonctionne pas que dans un sens. Une nouvelle configuration de devenirs artistiques se dessine. Mais ici, cela n'est pas qu'illustré, expérimenté dans la mise en œuvre d'une forme chorégraphique. Cela est éprouvé à travers une situation effectivement vécue. Les pièces de Bouchra Ouizguen sortent de la

cuisine de son appartement. On y passe le temps. On discute. On feuillette. Moments de vies en partage. Puis ces pièces partent en chemin. Déplacement dans le pays. Humain. Voyage sans prévisionnels de production, ni délai autre que le temps d'épuisement du budget disponible. Bien après, viendra le temps du studio.

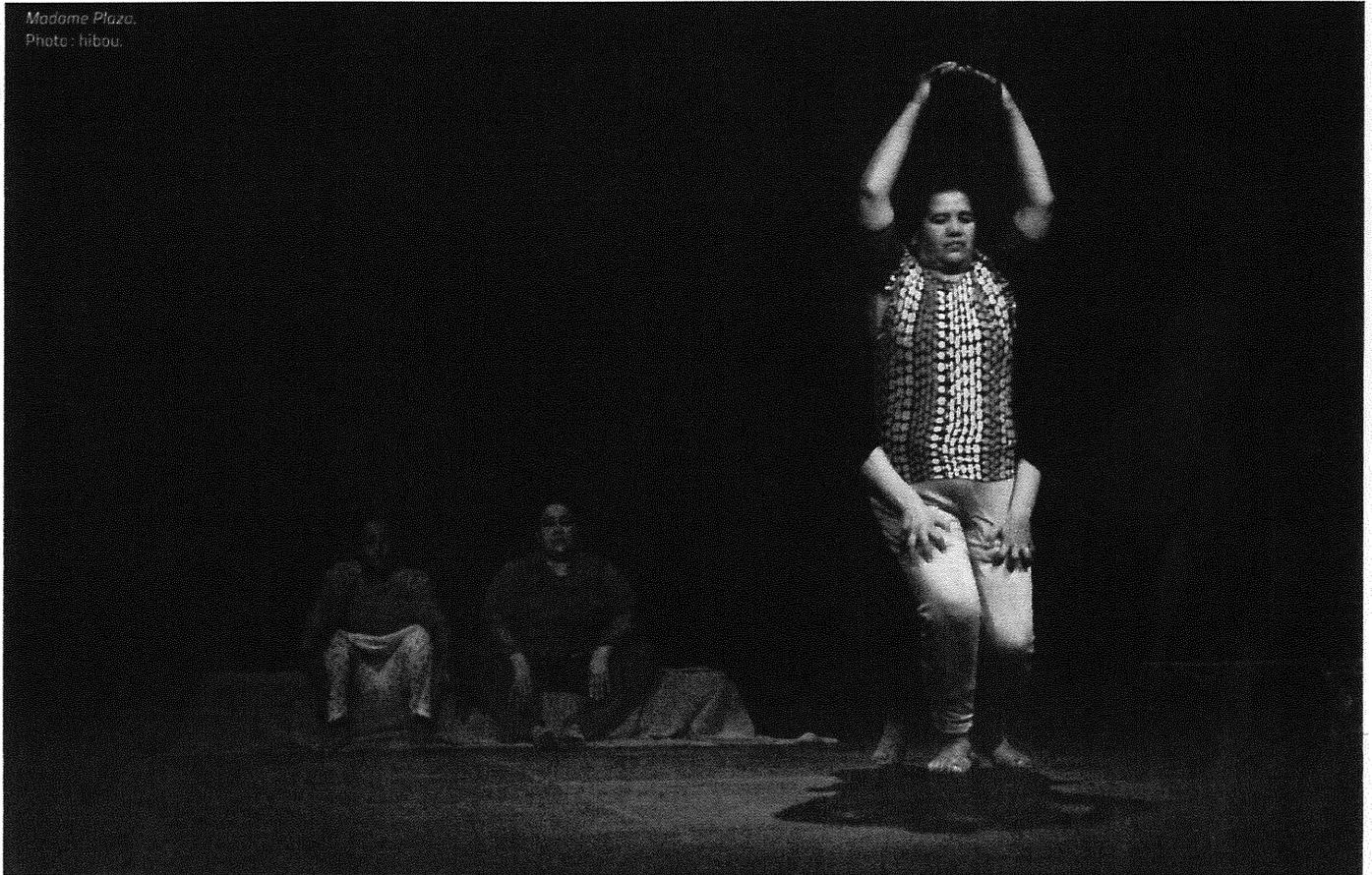
Il y a toujours à analyser au plus près les articulations entre modalités d'une production artistique et formes de représentation qui en découlent. Sans forcément s'éloigner physiquement très loin de Marrakech, les pièces de Bouchra Ouizguen se conjuguent dans une circulation de sinuosités. Les corpulences même de leurs interprètes suggèrent quelque chose de l'indistinction.

Dans *Madame Plaza*, trois banquettes marocaines bordent un espace lâche. Plus tard, le maniement de ce mobilier modeste, redressé, aligné, réagencé, modulera un labyrinthe fantasque de fragmentations d'espaces. Dans ce décor de rien, quatre femmes s'abandonnent à un temps alongé de l'attente. Mais alors dérobées à la violence univoque des attendus conventionnels des regards masculins, quasi prostitutionnels, auxquels leurs présences sont habituellement vouées.

Bouchra Ouizguen ouvre un laboratoire de production de corps ; leurs présences non planes, détachées de leurs usages d'exposition monumentalisée, les diffracte en surfaces de projection interprétative ; les abstrait de leur régime d'assignation conventionnel, et s'approche au plus près d'un concept de déterritorialisation des imaginaires. Toute une humeur de joie tranquille, de fantaisie patiente et d'autorisation, empreint la langue de ces femmes occupées à se réinventer. Par des jeux physiques, des tentatives, des articulations. Dont la bonne blague, mais justement cruelle, d'une mémorable performance de genre au masculin.

Madame Plaza a laissé un souvenir bouleversé, affolé et heureux. Comme revenu d'un Orient de femmes auto-enfantées dans une mosaïque de chairs sonores et inouïes – ces artistes continuent de chanter – cette pièce parut redire la bonne nouvelle de l'indéfini de ce que peut un corps. Plus sombre et souterraine, *Ha!* est allée fréquenter un village de fous du Maroc. Dans les pratiques populaires d'un Islam hétérodoxe, des lieux de pèlerinage voient affluer des gens en

Madame Plaza.
Photo : hibou.



proie au dérèglement mental. Certains s'y attardent, pris en charge par des confréries. De fréquentes cérémonies, entre incantations et transes, peu communicables hors folklore, ont valeur de traitement social, pré-foucauldien en quelque sorte, de la maladie mentale. Là est la danse.

Les corps de *Ha!* ont pu, ainsi, s'enfoncer beaucoup plus loin dans un abandon de soi qui transgresse les bordures identificatoires des personnalités. Il s'est aussi agi de donner à entendre le sens de l'inépuisable poésie de Djelal-Od-Dîn Rûmi, quand il écrit, aux sources du soufisme :

« Dans l'amour, demande-moi le résumé de la folie
Demande-moi l'âme et la raison perdues
Demande-moi cent événements qui augmentent
chaque jour
Demande-moi cent déserts remplis du feu du
sang... »

On n'esquivera pas ici la question que nous a suggérée la découverte captivante de *Ha!*. Cette pièce est structurellement vouée à une

diffusion dans le réseau scénique international, où elle ne peut qu'être gagnée par une charge d'étrange(ère)eté. Alors porteuse de marques d'un extraordinaire issu d'une culture tout autre, en partie secret, la voici confrontée au péril d'une récupération dans les inépuisables circonvolutions mentales de l'exotisme. Cela engage une responsabilité des regards, qui dépasse les pouvoirs de ses seuls auteurs et interprètes. Bouchra Ouizguen s'occupe à présent d'une rencontre autre : celle de l'écrivain marocain Abdellah Taïa. Toute sa littérature est pétrie du bricolage existentiel de son enfance dans les quartiers populaires de Rabat. Là, au défi de la norme affichée et des préceptes religieux, se pratiquent mille détours et écarts d'une (homo)sexualité en paradoxales libertés. Ayant néanmoins choisi de vivre à Paris pour assumer son devenir gay, Abdellah Taïa brûle d'incarner, au côté de Bouchra Ouizguen, une mobilité des performances de genre, qu'il souhaiterait nourrie

de tradition populaire arabe, non des seules théories universitaires américaines. Autres déplacements.

Gérard Mayen

1. Ces deux pièces ont été créées en ouverture des éditions 2009 et 2012 du festival Montpellier Danse.
2. Nous reprenons ici en substance la caractérisation élaborée par Peggy Phelan dans sa théorisation de la performance contemporaine.

Karantika (avec Abdellah Taïa) sera présente, dans le cadre de DABA Maroc, les 30 et 31 octobre aux Halles de Schaerbeek à Bruxelles et le 10 novembre à Charleroi et *Madame Plaza*, le 2 novembre à Charleroi. www.dabamaroc.com
Ha! sera en mai 2013 au Centre Pompidou à Paris et au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles.

DATE DE TOURNEE / Bouchra Ouizguen MADAME PLAZA (création 2009)

2013

11 et 12 juin à Berlin (Hebbel Am Uffer)
24 et 25 juin à Londres (Lift Festival / Shubback festival)
11 et 12 octobre à Vienne (Tanzquartier / Autriche)
13 décembre à Marseille (Minoterie / Dansem)

2012

2 et 3 juin à Lisbonne (Festival Alkantara)
du 10 septembre au 20 octobre tournée USA :
Chicago, New-York, Seattle, Washington, Minneapolis, San Fransisco
2 novembre à Charleroi (Charleroi Danse / Belgique)
20 et 21 novembre à Séville (festival Transforma)

2011

8 et 9 mars à Aix en Provence (Ballet Preljocaj - Pavillon Noir – CCN)
11 et 12 mars à Grasse (Théâtre de Grasse)
15 mars à Draguignan (Théâtres en Dracenie)
17 et 18 mars à Angers (CNDC)
22 mars Echirolles (RÉPAC La Rampe)
20 mai à Metz (L'Arsenal)
22,23 et 24 mai à Bruxelles (Kunsten Festival des Arts)
2 décembre à Dijon (Parvis Saint Jean)

2010

30 janvier à Marrakech (On marche...2010)
11 et 12 février à Toulouse (CDC, le Festival)
4, 5 et 6 Mars à Paris (Centre Georges Pompidou)*
10 mars à Saint-Nazaire (Le Fanal)*
11 mars à Saint-Herblain (Onyx La Carrière)*
14 mars au Creusot (Scène Nationale)*
16 mars à Auxerre (Le Théâtre)*
19 mars au Mans (L'Espal)*
23 mars à Lannion (Carré Magique)*
25 mars à Caen (Centre Choregraphique National)*
13 juin à Uzès (Uzès Danse)
2 et 3 juillet à Amsterdam (Festival Julidans)
5, 6, 7 juillet à Mulheim (D)
*Tournée de mars en France avec l'appui du Fanal à Saint-Nazaire et de l'ONDA
2009
16 et 17 mai à Florence (Fabricca Europa)

DATE DE TOURNEE / Bouchra Ouizguen HA ! (création 2012)

2015

23 janvier à Valenciennes (Le Phénix)

du 20 au 31 mars à Montreuil (Centre National Dramatique) : 10 représentations

avril à Hambourg (Kampnagel)

juin Festival Montpellier danse (présentation de toutes les pièces du répertoire et de la création 2015)

Septembre : New York Live Art Center (festival Crossing the Lines) Portland (Pica Festival)

Automne Festival d'Automne à Paris (présentation de toutes les pièces du répertoire et de la création 2015)

2014

8 mars à Marrakech (On Marche)

20 et 21 mars à Nîmes (Montpellier Danse en Région)

9 mai à Dakar (Biennale d'Art Contemporain)

Mai : MUCEM (Date en cours)

Mai : Palais de Tokyo (Date en cours)

13 juin à Lille (Lattitudes Contemporaines)

4 et 5 juillet à Rakvere/Estonie (Festival Baltoscandal)

20 septembre à Lisbonne (Festival Associados)

4 et 5 octobre à Sarajevo (Festival)

novembre à Belo Horizonte/Brésil (Festival)

2013

15, 16 et 17 mai à Paris (Centre Georges Pompidou)

19, 20 et 21 mai à Bruxelles (Kunsten Festival des Arts)

24 et 25 mai à Florence (Fabbrica Europa)

4 et 5 juillet à Amsterdam (Julidans)

19, 20 et 21 septembre à Portland (PICA)

27 et 28 septembre à New-York (New-York Live Arts / Crossing the Lines)

du 18 novembre au 5 décembre tournée Institut Français au Maroc : Marrakech, Agadir, Casablanca, Rabat, Tétouan

12 décembre à Marseille (Minoterie / Dansem)

2012

22, 23 et 24 juin à Montpellier Danse 2012